Vol. XLIX — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 8 SEPTEMBRE 1920 — No 42

ABONNEMEN
Canada ............ $1.00 par
Etats-Unis ......... 1.50 "
Europe ............ 2.50 "

Tarif des Annonces
1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

# LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
PUBLIE ET IMPRIMÉ
LES MERCREDIS

Les communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées:

Le Manitoba
42 AVENUE PROVENCHER
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : Main 3377



## COUPS DE PLUME

L'on entreprend actuellement une nouvelle campagne en faveur de la bonne entente entre les deux grandes races du Canada.

Il nous est facile de nous joindre au mouvement.

Notre journal a toujours été un apôtre de cette politique et plus que jamais nous sommes convaincus de la nécessité d'une entente généreuse entre les races anglaise et française, si nous voulons réellement voir se développer un Canada riche, fort et grand.

* * *

Des apôtres de la bonne entente, il y en a dans tous les groupes.

Nombreux sont les anglais qui sincèrement désirent voir s'établir des rapports de franche amitié entre les deux races.

La presque totalité de l'élément français le souhaite ardemment.

Comment atteindre ce but?

Si de tous les côtés on voulait franchement prendre les vrais moyens, il serait facile de se comprendre.

Malheureusement, il y aura toujours dans tous les clans des brouillons et des fanatiques qui s'évertueront sans cesse à contrecarrer toutes les démarches entreprises dans ce sens par les hommes de bonne volonté.

Il faudrait tout d'abord avoir le courage de faire face carrément à tous ces fauteurs de discorde.

Il faudrait faire une campagne active au forum et dans la presse pour amener nos populations à se dépouiller des préjugés que de tous les côtés l'on a rechaussés avec trop de soin avec la pioche de l'ignorance et de l'étroitesse.

* * *

L'étroitesse d'esprit! En voilà une plante qui fleuri prodigieusement dans notre beau pays.

La jalousie! en voilà une autre dont la croissance est merveilleuse.

L'égoïsme, l'esprit de domination, le sentiment de la supériorité, la haine religieuse parsèment notre parterre national.

Il faudra de toute nécessité arracher toutes ces mauvaises herbes si l'on veut voir pousser le grain de la bonne entente.

* * *

Le grain de la bonne entente ne saurait mûrir s'il n'est réchauffé par le soleil de la justice, du respect mutuel.

Ce grain doit être arrosé par une pluie de bons traitements.

La pluie la plus chaude, la plus vivifiante, la seule qui puisse faire pousser une tige solide, droite et forte, c'est la pluie de lois justes, équitables.

* * *

Toute loi qui fait fi de la conscience d'un peuple est inique et ne saurait jamais être juste et équitable.

* * *

L'on peut quelques fois se soumettre à une loi que l'on n'aime pas, que l'on croit même contraire aux intérêts de son pays, quand cette loi ne touche pas à une question de principe; mais, quand cette loi s'attaque à un principe religieux, à la conscience d'un peuple, ce peuple ne peut s'y soumettre sans se déshonorer.

* * *

La reconnaissance du droit de l'enseignement religieux dans l'école est un de ces principes que le peuple canadien-français n'abandonnera jamais.

Pourquoi?

Parce qu'il ne peut pas le faire sans s'avouer rénégat à sa religion, à son Dieu.

* * *

L'on cherche un terrain de bonne-entente?

On veut la bonne-entente, on la veut, dit-on, sincèrement?

Et, bien! que l'on écourte les grands discours, que l'on coupe les longues phrases; la bonne-entente est impossible, si l'on se refuse à reconnaître franchement ce droit.

Pourquoi se berner de beaux mots, de flatteries et de vaines louanges?

La bonne-entente entre catholiques et protestants est un rêve irréalisable, si la majorité du pays s'entête à refuser ce droit à l'élément catholique.

* * *

Nous vivons en pays chrétiens, la population du Canada est chrétienne, on reconnaît Dieu, sa souveraineté, sa puissance.

On n'évite pas ici de parler de Dieu, dans toutes les démonstrations officielles.

Encore dernièrement, il y a à peine quelques jours, Sir George Foster, l'un des hommes d'Etat canadien, qui se range sans contre dit parmi les plus brillants, ne se gênait pas pour dire que le premier devoir des canadiens au moment actuel, c'était de se jeter à genoux pour remercier Dieu de tous ses bienfaits.

Comment allier ces déclarations avec ce refus constant de la majorité du pays de permettre, par législation, la liberté complète d'enseigner aux enfants sur les bancs de l'école, leurs premiers devoirs au Créateur et au Maître de l'Univers.

Si les protestants reconnaissent la Divinité, sa suprématie, son pouvoir, c'est donc contre l'enseignement catholique seul, qu'est dirigée la législation de l'école neutre et sans Dieu.

Comment veut-on alors établir le règne de la bonne-entente?

Allons-donc!

L'absurdité de la position est si claire qu'elle ne trompe du reste personne.

* * *

L'Anglais protestant qui cherche la bonne-entente sans la reconnaissance de ce droit consciencieux du catholique, cherche en vain et s'agite dans la chimère.

Le Canadien-français qui, prenant part à ce mouvement, néglige de mettre cette question en avant et refuse par crainte ou fausse délicatesse, de poser le point carrément, peut réussir à se mettre en évidence et se faire passer en certains milieux pour un grand citoyen, un esprit large et éclairé, mais il ne rend aucun service à ses compatriotes et à ses coreligionnaires; en plus il trompe délibérément la majorité anglaise de ce pays.

* * *

Le catholique ne peut, sans abandonner sa foi, reconnaître l'école neutre.

La question est bien simple—trêve aux longues dissertations—

Veut-on, oui, ou non, permettre l'enseignement religieux à l'école?

La réponse est à la majorité du pays.

* * *

Le droit des parents français à l'enseignement de leur langue est aussi une condition, **sine qua non.**

Encore là, veut- on, oui ou non, permettre cet enseignement?

La majorité peut le refuser; c'est le droit du plus fort.

Mais alors, au lieu de se berner des grands mots de **bonne-entente,** soyons donc francs et reconnaissons loyalement que nous sommes toujours en guerre.

## LA MORT DES SEMINARISTES

J'ai sous le yeux un livre qu'on peut considerer comme unique dans l'histoire du clergé de France. C'est le recueil des 101 notices consacrées aux séminaristes de Saint-Sulpice morts aux champ d'honneur.

A ne se placer qu'au seul point de vue de l'historien, il y a là un document humain de première importance pour pénétrer dans l'âme sacerdotale et apprécier sa grandeur. Je m'imagine que Taine lui-même, malgré son incroyance mais en son impartialité, aurait retenu particulièrement cet ouvrage pour servir à l'histoire du temps présent.

Trois raisons constituent la valeur d'information de ce document:

Son unité — Certes, on a déjà vu à travers les siècles des hécatombes sacerdotales. Les persécutions, les guerres du protestantisme la grande Révolution, en particulier les massacres des Carmes et les internements des îles de la Charente, ont tracé de sanglants sillons dans les rangs du clergé. Mais ces prêtres martyrs étaient de tous les rangs et de tous les âges ils allaient de l'évêque au simple clerc tonuré, du vieillard au jeune homme.

Ici, en cette longue liste, par un exemple qui ne s'est point répété dans l'histoire, tous ces morts ont de même condition, d'études semblables, puisque de même âge: *tous sont séminaristes.* Il faut, pour retrouver pareille uniformité dans la jeunesse et dans le sacrifice, remonter le cours des siècles et arriver jusqu'à cette page sanglante qui continue de faire dresser d'horreur les cheveux de toutes les mères, le Massacre d'Hérode. Ici tous des enfants, là des adolescents, également immolés.

L'universalité du document. — Il se trouve que le séminaire de Saint-Sulpice, par sa réputation, rassemble des étudiants ecclésiastiques des divers diocèses de France. Par la force de ses études, il attire des hommes de toutes les conditions. Sur cette liste de morts, on compte des clercs de toutes les provinces, des fils du peuple comme de la bourgeoisie ou de la noblesse, des enfants sortis de l'école primaire aussi bien que des polytechniciens ou des inspecteurs des finances. On apprend à connaître non pas les séminaristes de Paris mais, si je puis ainsi parler, *le séminariste français.*

La richesse du document. — D'ordinaire, la mort tragique est muette. L'homme n'a ni le temps ni la possibilité de noter ses sensations suprêmes. Les actes des martyrs, détaillés, comme ceux de sainte Perpétue, sont rares? "J'ai écrit, conclut Vibia Perpetua ce qui précède jusqu'à la veille des jeux, quant au récit du combat s'en charge qui voudra!" Le plus souvent le dernier dialogue s'échange entre l'homme et Dieu, nous n'en percevons rien, et suivant les durs vers du poète, le martyr ou le héros.

Sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

Le propre de cette guerre c'est qu'on y a beaucoup écrit et presque toujours en présence de la mort. Le livre sur les Séminaristes de Saint-Sulpice est fait presque uniquement de fragments des lettres de ceux qui, attendant la mort, s'épanchaient librement dans le coeur de leur mère, de leurs amis ou de leurs maîtres.

Il est de bonne logique de croire ceux qui vont mourir et dont le témoignage ne masque plus aucun intérêt en ce monde. Je ne connais, par exemple, rien d'émotionnant comme les dernières paroles du général des Jésuites, Ricci, après la suppression de la compagnie, se soulevant sur son lit de mort dans la prison du château Saint-Ange et dictant sa suprême protestation:

"Me considérant sur le point de comparaître au tribunal de l'infaillible vérité et justice, qui est le seul tribunal de Dieu, après une longue et mure délibération, après avoir prié humblement mon très miséricordieux Rédempteur et terrible Juge qu'il ne permette pas que je me laisse conduire par la passion, spécialement dans une des dernières actions de ma vie, ni par aucune amertume de coeur, ni par aucune affection ou fin vicieuse, mais seulement parce que je juge que c'est mon devoir de rendre témoignage à la vérité et à l'innocence".

Aussi parmi ceux qui me lisent, s'il en était qui connusent mal le clergé français, je leur demande de lire les 101 déclarations des héros de St-Sulpice. Ils rendent également témoignage à la vérité et à l'innocence. On sent que ces âmes juveniles sont transparentes, comme le cristal.

Le livre fermé, le lecteur de bonne foi se prendra à répéter cette parole d'Ernest Psichari: "Il faudra que je le dise, si Dieu m'en donne la force, que notre clergé est admirable, qu'il est pénétré des plus mâles vertus chrétiennes, qu'il est peut-être plus grand qu'il n'a jamais été".

En dehors de ce sentiment d'admiration pour l'héroïsme de ces clercs couverts à la fois de la pourpre de la gloire et de celle du sang, il y a dans ce recueil de lettres et de fragments un intérêt profond pour le psychologue épris des études les plus délicates de l'âme humaine. Il naît de la contradiction dans laquelle la guerre a jeté, malgré eux, les ministres de la paix.

## A PROPOS DE PROLETAIRES

*Dernièrement, un révolutionnaire français osait écrire : "Tout socialiste, quelle que soit sa nationalité d'origine, a d'abord une patrie qui est la république des Soviets." C'était au cours des tentatives faites pour pousser les ouvriers à emboîter le pas aux Travaillistes anglais, afin d'empêcher la France de secourir la Pologne. La tentative provoquait la sanglante riposte suivante de "Cyr", dans la "Croix" :*

*"Il y a un prolétariat polonais, nationaliste, patriote, qui ne veut plus de l'opression russe. Mais ce prolétariat n'est pas intéressant pour nos aspirants à la dictature du prolétariat. Il doit se soumettre, il doit ouvrir les bras à la bande de brigands qui, pour électriser ses hordes sauvages, ont osé leur promettre comme prime de la victoire, le pillage de Varsovie.*

*"Et tout ce qu'on voudrait faire pour sauver la nation polonaise est qualifié par ces mauvais Français d'entreprise de brigandange (sic) dirigée contre la révolution russe". Et ils affichent : "Pas un homme, pas un sou, pas un obus, pour la Pologne réactionnaire et capitaliste.*

*"Réactionnaire, la nation qui lutte pour son indépendance, la nation coupée en morçeaux, il y a plus d'un siècle par trois malfaiteurs couronnés, dont les descendants viennent tous trois d'expier, dans le plus gigantesques écroulement, leur péché dynastique enfin frappé par la justice divine!*

*"Capitaliste, le pays écumé et razzié pendant cent trente ans par ses oppresseurs et depuis six années, foulé, saccagé, pillé par le flux et le reflux de gigantesques armées toutes également hostiles à la malheureuse population polonaise!*

*"Et ce serait faire acte de.... brigandage que de voler au secours de la plus pitoyable victime de la guerre contre les brigands qui tendent de la juguler!*

*"Non il n'est pas possible que, même dans les milieux socialistes, Pareilles énormités ne révollent les esprits. Vraiment les meneurs "vont trop fort" ils en demandent trop à la navie crédulité de leurs ouailes..."*

Nous ne savons si le monsieur qui s'est offusqué de notre article de jeudi dernier, où nous dénoncions le régime tyrannique du prolétariat russe, partage les sentiments du socialiste français cité plus haut, où s'il n'est qu'un sot. Nous inclinerions plutôt pour la dernière hypothèse, étant donné que les remarques qu'il juge à propos de faire indiquent qu'il ne comprend à peu près rien aux choses qu'il lit. Car notre journal s'est toujours intéressé assez aux classes laborieuses pour que personne n'en ignore au sujet des sentiments que nous entretenons sur ces questions. Nous croyons sans fausse modestie pouvoir être comptés parmi les défenseurs les plus ardents et les plus sincères des droits des prolétaires; nous n'avons pas reculé devant des sacrifices parfois pénibles pour rester fidèles à ce que nous considérions le devoir.

Mais nous n'avons jamais oublié, et ce n'est pas notre intention de jamais perdre de vue que "pour la *guérison des maux nés de ces problèmes, c'est l'Eglise seule qui possèdes des remèdes sûrs et efficaces, conformément aux lois éternelles d'une justice qu'est à l'heure présente, réclamée par l'humanité toute entière."*

Et quels sont ces remèdes.

Nous reproduisions hier et ici même, les conseils du Pape aux évêques de Venétie, conseils qui résument bien la doctrine de l'Eglise sur ce point, et tracent en même temps leur devoir à tous les catholiques qui veulent agir en toute droiture de conscience dans les épineux conflits du capital et du travail.

"*Pendant*", dit Sa Sainteté Benoit XV, "*que Nous exhortons les riches à viser à la générosité, et à s'attacher plutôt à l'équité qu'à la stricte justice. Nous avertissons les prolétaires de bien prendre garde, de mettre, par des prétentions excessives, leur Foi même en danger. C'est en effet, la conduite insidieuse de nos adversaires de conseiller de demander trop même à l'Eglise, et, quand le peuple ne l'obtient pas, de le pousser à la révolte. Il faut donc s'abtenir de tous excès; et il y a toujours excès quand on emploie la violence ou ou quand on souffle le haine entre les classes de la société ou même quand on ne tient pas compte des inégalités voulues par la nature, au sein d'une société d'égaux et de frères et enfin quand on donne pour but unique à la vie de l'homme l'acquisition des biens temporels. Les pauvres et les déshérités savent quel amour tout particulier. Nous avons pour eux, parce qu'ils ressemblent davantage à Jésus Christ. Mais nous craignons cependant que dans la poursuite de leurs droits, ils n'oublient leurs devoirs et n'usurent les droits d'autrui, qui pourtant, selon la religion, sont aussi sacrés aussi inviolables que les leurs. SS'ataquer au droit d'autrui, c'est ce qu'enseignent nos adversaires, avec la haute aprobation de ceux qui placent tout le bonheur de l'homme en cette vie; mais le droit foulé aux pieds proteste éternellement.*

*"Que les prolétaires restent donc soumis à l'Eglise quand même elle leur semblerait donner moins que ses ennemis car elle ne nourrit pas les hommes des promesses excessives et trompeuses, mais elle promet des avantages, justes et durables; qu'ils se souviennent que l'Eglise, quoique étant la Mère de tous, cependant pour eux, comme Nous le disons, une prédilection particulière, et que s'il lui arrive de défendre les riches, ce n'est pas en tant que riches, mais comme victimes d'une injustice..."*

Et maintenant, que ceux qui comptent les bolchevistes russes parmi les prolétaires soumi à l'Eglise s'offusquent de nos articles, nous le regrettons, mais nous ne pouvons que les plaindre d'avoir l'esprit, et peut-être le coeur malades à ce point

*L'action Catholique*

## LE GENERAL WRANGLE

Millerand, président du Conseil en France a fait trembler les puissances alliées en reconnaissant le gouvernement de Wrangle et mettant ainsi une fin subite aux tractations intéressées de Lloyd George avec les Soviets de Russie. On se demandait partout, ce que pauvait être ce Wrangel qui entrait tout à coup dans la pleine lumière des événements internationaux.

Nous trouvons, dans la "Croix" de Paris l'article suivant qui donne une idée de l'homme qui repousse les bolchevistes dans le sud de la Russie, pendant que les Polonais les taillent en pièces dans l'ouest.

On verra aussi qui a été à même de juger de la situation, que le geste de M. Millérand est un des plus heureux qu'un chef d'état pouvait faire:

"La "Libre Belgique", de Bruxelles, publie des déclarations que lui a faites le commandant de Roover, du génie représentant militaire de la Belgique en Russie attaché autrefois aux armées de Denikine et maintenant à celles de Wrangle.

"M. de Rover vient de quitter Wrangle pour lequel il a une grande admiration. Wrangle, dont les ancêtres sont Baltes, est né dans le Caucase. Officier des cosaques de la garde sous l'ancien régime, il a quitté ce corps pour devenir ingénieur des mines. Wrangle at-il dit a des troupes admirables. Il a repris la succession de Denikine après la débâcle de ce chef honnête mais insuffisant, qui ne lui laissa que quelque cinq mille hommes.

Aujourd'hui, Wrangel commande à cent mille hommes. Et quels hommes! Plus de bandes. Mais des troupes régulières, disciplinées. Troupes nationales qui ne rappellent en rien les bandes loff et de Denikine. Ses régiments sont composés des restes des armées du Don du Youhan du Terek, des républiques cosaques, des Caucasiens, d'Astraka et des jeunes troupes marchent très bien, de bon coeur."

"C'est ce qui explique les succès de Wrangel.. "On peut donc, continué M. de Roover, avoir espoir dans cette armée. Elle tiendra à condition qu'on lui envoie des munitions."

"En même temps que stratège habile, le général Wrangel apporte dans sa campagne des qualités remarquables organisateur.

Il a résolu, notammant, dans les territoires qu'il a libérés, la question agraire. Il a donné satisfaction aux paysans. C'est le grand point où les bolchevik sont échoué. Denikine, raactionnaire, voulut rendre la terre à ses anciens propriétaires: il a eu le paysan contre lui. Wrangel donne la terre moyennant une légère redevance, laquelle ne gêne pas le paysan qui a dans son isba des sacs gonflés de papier-monnaie.

"Pour le commandant de Roover rien ne permet de dire que Wrangel ait une ambition personnelle. Il ne veut pas s'aventurer. Il ne poursuivra pas la conquête trop loin. Mais il a organisé, il organisa les territoires conquis. Son but, il le proclame, est de réunir la Constituante a Moscou.

"Un séjour prolongé là-bas, a conclu M. de Roover, m'autorisé a dire qu'il faut aider Wrangel qui est en train de rétablir dans le sud de la Russie la vie économique. Ainsi, Wrangel réussira, je pense, pour le plus grand bien de cette riche contrée et de la civilisation. Ce serait une faute d'abandonner Wrangel."

## IL FAUT SE CRAMPONNER AU SOL

M. Bourassa a rappelé dans une de ses conférences ces paroles de Cartier:

"Canadiens-français n'oublions pas que si nous voulons assurer notre existence nationale, il faut nous cramponner à la terre, il faut laisser à nos enfants non seulement le sang et la langue de nos ancêtres, mais encore la propriété du sol. Si plus tard on voulait s'attaquer à notre nationalité, qu'elle force le Canadien-français ne trouvera-t-il pas pour la lutte dans son enracinement au sol?" (1855)

"L'attachement au sol, c'est le secret de la grandeur future du peuple Canadien français. On parle beaucoup de nationalité. Eh bien je vous le dis, la race qui l'emportera dans l'avenir, c'est celle qui aura su conserver le sol." (1855) ces paroles on en comprend mieux aujourd'hui la valeur et la justesse.

Oui nous devons nous cramponner au sol; notre force notre salut comme nationalité distincte, vivante et libre est là.

Laissons aux autres le soin de peupler les villes, d'êtres les passants, des locataires dans les faubourgs populeux et enfumés.

A nous le sol canadien, le sol trois fois cher du Québec, comme le sol des autres provinces découvertes et conquises à la civilisation et au Christ par nos pionners et nos missionnaires. Allons reprendre aux quatre coins de ce pays, l'oeuvre ébauchée par nos ancêtres!

Au sol, au sol!

Au sol, que les autres races désertent, pour aller vivre dans les villes et surtout y mourir dans les plaisirs et le luxe.

Ne laissons pas la terre chômer surtout ne la laissons pas déserter.

Nous sommes agriculteurs par vocations; soyons donc fidèles à notre mission.

A nous la propriété du sol. C'est la seule vraie richesse stable pour un peuple.

C'est là aussi pour nous le plus sûr moyen, le plus pratique et le plus sage de combattre nos ennemis qui en veulent à notre influence.

Ces conseils ils s'adressent plus directement aux jeunes gens.—*La Tribune de St-Hyacinthe.*



FEUILLETON DU "MANITOBA" — No 7

# Le Grand Mufflo

Par Pierre L'Ermite.

Mufflo, très occupé à soupeser les chances d'un manillon, et avec autant plus de difficulté que ses méninges commençaient tout de même à se noyer dans les vapeurs d'un nombre inusité de petits verres; Mufflo qui n'avait rien à objecter au gouvernement, vu qu'il avait retiré un numéro superbe; Mufflo, éprouvant le désir d'être le roi même de ce bouge du faubourg, donne un grand coup de poing sur la table:

— Si on fusille les curés, j'en suis...!!!

Mais, une demi-heure après, les curés pouvaient dormir tranquilles, car le susdit Mufflo, de plus en plus en plus impressionné, était déjà dans l'incapacité absolue de se tenir debout, eût uniquement demandé à son fusil l'aide nécessaire pour ne pas aller multiplier les carreaux de la devanture, sur le trottoir d'en face.

L'ivresse montait maintenant dans le bar, avec une sorte de progression géométrique, et Mufflo parlait de s'engager, ni plus ni moins, et d'aller couper les oreilles à tous les Prussiens... Et à lui tout seul ... et tout de suite encore!...

Comme il lui restait de l'argent, on le fit rasseoir, et il commanda un punch... Mais là, un punch qui serait un punch, quelque chose comme un bûcher de l'inquisition, sans quoi... il n'en voulait pas!

Et, pendant qu'on le préparait, Mufflo se mit à pleurer comme un veau qui a perdu son panier... Il réclama sa mère!.. Sa mère qu'il avait lâchement égarée dans la foule... Il se reconnaissait indigne d'être blanchisseur... Et il demandait pardon à la société entière, à celle qui était là, et à celle qui n'y était pas... Il demandait pardon aux dames surtout... car il était Français... lui, Mufflo! ... c'est-à-dire chevalier et ... il cédait toujours sa place sur les plates-formes des tramways, quand il allait à Paris...

Il pleurait tellement, qu'on pressa le punch, dont la grande lumière verte se mit à danser sinistrement sur toutes les figures, dans l'obscurité des becs de gaz baissés.

Et elle était si drôle, cette lumière verte, éclairant ces ivresses ..., elle donnait à tous les visages des allures tellement cadavériques, que Mufflo, qui avait décidément le vin mélancolique, se mit à hurler à la mort, tant qu'il put, comme le terre-neuve de sa blanchisserie.

Cette nouvelle musique fit rire un instant; mais, au bout d'un quart d'heure, comme Mufflo hurlait d'une façon de plus en plus désespérée, on lui cria de se taire! ... Ce qui naturellement convainquit Mufflo de hurler plus fort...

Alors, en dépit du proverbe: "Les loups ne se mangent pas entre eux", cinq ou six des gaillards qui pouvaient encore à peu près se tenir debout s'attelèrent à Mufflo:

—Mufflo! veux-tu te taire... Une?

—...

— Mufflo! veux-tu te taire... Deux?

...

— Mufflo! veux-tu te taire... Trois?

Alors, malgré des coups de pied furibonds, les verres dont il mitraillait le plafond, les tables qu'il chavirait, et toute une résistance désespérée qui coûta la peau de sa tête au garçon de café complètement échaudé, ils le traînèrent sur le dos jusqu'à la porte, et l'abandonnèrent à son sort, moitié sur le trottoir, moitié dans le ruisseau..

* * *

Comment Mufflo, cette nuit-là, réintégra-t-il sa blanchisserie...? On ne le sut jamais.

Fûtce une main... ou plutôt une poigne solide autant que charitable..? Ou bien une voitre de maraîcher rentrant des Halles, qui le chargea jusqu'à la rue du Pavé...? Ou simplement l'instinct de la conservation qui ne meurt jamais complètement dans un ivrogne...? Toujours est-il qu'on trouva le lendemain Mufflo, complètement passé au bleu, et en plus, endormi, écroulé, tout humide de teinture, les bras croisés, appuyé sur le rayon de sapin d'une armoire de débarras, grande ouverte...??

Plus tard, Mufflo chercha longtemps la raison de cette finale peu commune d'un jour de fête; et il arriva aux conclusions suivantes, qui doivent être exactes:

Obsédé par le souvenir de cette couleur vert-cadavre qu'il croyait toujours sur son visage, Mufflo avait dû vouloir se laver à l'eau ordinaire, ainsi que le témoignaient une dizaine de cuvettes absolument mises en morceau dans la grande buanderie.

Puis, sans doute, comme l'eau pure ne déverdissait pas suffisamment ni sa pensée ni son visage, il avait trouvé l'idée géniale de se plonger tout entier, et tout habillé, dans le grand baquet de bleu préparé pour le blanchissage du lendemain; enfin, pour se faire sécher plus vite, il avait ouvert une armoire, et, croyant se mettre à la fenêtre, afin de respirer le grand air pur de la nuit, il s'était ainsi endormi, les bras croisés, sur le rayon de la susdite armoire...

Ce qui le consola... ce fut qu'il eût pu imaginer quelque chose de beaucoup plus dangereux encore!...

### CHAPITRE VI
*Mufflo à la Caserne*

Du métier militaire, Mufflo en eut pardessus les yeux dès la première séance.

D'abord à peine arrivé, le capitaine d'habillement le prit "à cran", car ce conscrit extraordinaire n'entrait dans aucun pantalon, ni dans aucune capote. Or, pour tout homme d'une vertu moyenne, c'est agaçant, quand on se sent des grapes de "bleus" sur le dos, d'être arrêté indéfiniment par un bonhomme, gras et réclamier.

Ce n'est pas de sa faute?... Possible!... Mais c'est exaspérant tout de même!

Puis ce fut la chambrée.

Le soir de son arrivée, fatigué par la bombe géante et toutes sortes d'émotions variées, il tomba sur son matelas comme un boeuf qu'on assomme; et, sans le moindre souci de faire la connaissance de ses camarades de lit, il se mit à ronfler tempêtueusement avec les redoutables soufflets que lui avait prodigués la nature.

Il devint aussitôt, par une conséquence assez logique, le centre de toutes les protestations et le point de mire de tous les polochons. Et comme, écroulé sur son lit, il résistait par la force d'inertie aux projectiles de toute nature dont on le criblait, ses voisins installèrent ledit lit en bascule, et, aux rires de toute l'assistance, l'occupant dévala... dévala comme un tonneau par le milieu de la pièce.

Il se releva furieux, et dans le simple appareil... roula des yeux terribles au travers de la nuit où clignotait vaguement une chiche veilleuse, ramassa son paquetage, et alla se recoucher sous les bordées retentissants du caporal de chambrée:

—Qu'est-ce qui m'a f... un grand orgue pareil!...

— Est-ce de ma faute si je ronfle!...

— Taisez-vous!...

— Ce doit être ce grand brun.. là-bas... qui m'a dénoncé?...

Le grand brun désigné émerge aussitôt de ses draps, le bonnet de coton en bataille étend un poing osseux dans la direction de Mufflo:

— Te dénoncer?... Pas besoin!... On t'entend de la place d'Armes! Toi, mon gros..., à demain!...

Et Mufflo, inquiet, cherche à étouffer sa basse taille en avalant une partie de son mouchoir. Mais, précautions inutiles!...

Quelques minutes après, il reronfle en tonnerre. Et, de nouveau, la chambrée s'insurge:

— Enlevez-le!...

Ce fut ainsi toute la nuit.

Le lendemain matin, le sergent vint le secouer, et d'une voix peu gracieuse:

— Vous savez, mon garçon..., faudrait voir à ne pas recommencer comme ça toutes les nuits!... Car alors on vous mettrait un bouchon!...

— Mais c'est-y de ma faute!...

— S'agit pas de ça!... S'agit que la chambrée a le droit de dormir!... Comprenez?... Et si vous n'obtempérez pas dès ce soir ... Vous irez ronfler dans la cour... Comprenez?..

Et toute cette vie de la caserne, qui n'est rien ou pas grand'chose pour le Parisien souple et bon enfant, devint un cauchemar terrible pour cette nature pataude qui voulait dominer.

Mufflo eût accepté le rôle effacé de la plupart de ses camarades, on l'eût laissé presque tranquille après les brimades des premiers jours. Mais, habitué à parler haut dans sa banlieue, il voulut faire la forte tête. Bien mauvaise idée!... Car ici il n'était pas de force, et il dut bientôt battre en retraite. Il le fit comme un boeuf qu'on accule.

Alors, pour émerger quand même, il esquissa un projet d'alliance avec quelques apaches de sa Compagnie. On est toujours l'aristocrate de quelqu'un; Mufflo le devint de ces rôdeurs de barrière, et cette supériorité n'était pas sans danger.

Un dimanche soir, en revenant avec ses nouveaux amis, le long des vieux remparts, il eut, malgré son sabre-baïonnette, une peur terrible qui lui hérissa tout le système nerveux. Cinq bandits surgirent brusquement dans la nuit, au coin du bastion, et les entourèrent, un surin au poing.

(A suivre)

## UN PEU ENFANT.. TOUJOURS

On raconte de Washington, président des Etats-Unis, que, le soir, après ces brillantes journées officielles pendant lesquelles il avait dû ne se montrer que le maître et le puissant, il venait en hâte dans la chambre où vivait encore, à l'âge de quatre-vingt ans, sa vieille mère qui l'attendait. ...

Là, il se mettait à genoux par terre, appuyant ses mains jointes sur celles de sa mère, la regardant avec des yeux pleins d'émotion et lui disant

— O maman! caressez-moi un peu comme autrefois, là-bas, tout le jour, je me suis, moi, toujours contrefait, ici seulement je suis votre enfant!

Oh! quand vous ne serez plus là, mère, je serai bien malheureux.

— Tu auras toujours le bon Dieu, mon enfant; soit toujours bon enfant pour Lui!

## TOUCHANT INCIDENT

Le "Chronicle" a rapporté un incident émouvant et pris sur le vif.

Un soldat blessé, retour du front stationnait hier, devant la basilique. Un vieux curé canadien-français, aux cheveux de neige, vint à passer.

Apercevant le soldat, il le regarde amicalement, et, avec une pointe d'émotion, il leva majestuesement son chapeau devant le guerrier aux nobles blessures.

Celui-ci pris au dépourvu, hésita d'abord.. puis se mettant subitement à l'attention, salua militairement. Et le prêtre et le soldat continuent chacun leur chemin.

Le vieux prêtre, s'en allant avec un sourire mouillé réalisait sans doute qu'il avait rendu hommage à l'accomplisement méritoire d'un noble devoir. Tandis que le soldat clopinant devait éprouver doucement la joie de voir son sacrifice apprécié.







L'ECOLE TACHE DU NORWOOD



L'ECOLE PROVENCHER A ST-BONIFACE

## JUSTES REFLEXIONS

Quelques justes réflexions d'un journal catholique de langue anglaise du Canada.

"Le journalisme catholique est encore dans ses langes. Nous n'avons pas encore commencé à apprécier réellement la valeur de la presse, en ce qui concerne les journaux. Sous le rapport de la littérature en général, nous avons fait un peu mieux. Au cours de la dernière génération, nos livres catholiques de science, d'histoire et de fiction se sont multipliés: et aujourd'hui, nous pouvons sans aucune difficulté, monter une bibliothèque pour la famille catholique. Mais, en journalisme, nous sommes des milles et des milles en arrière des autres.

"Sous ce rapport, la province de Québec est une exception heureuse et remarquable; c'est là une des raisons nombreuses pour lesquelles le "Casket" a fait tous les efforts pour établir des relations plus étroites entre cette province et les catholiques de langue anglaise du Canada. Québec a une importance extrême pour l'avenir du catholicisme au Canada. Cette province forme un bloc solide d'opinion catholique, appuyé par des votes, soutenu par une presse quotidienne et hebdomadaire rédigée par des catholiques. Qu'un seul des quelque cinquante états des Etats-Unis eût été un Québec et la tragédie du Mexique eût été prévenue.

"En dehors de Québec nous avons quelques journaux hebdomadaires. Nous avons réfuté victorieusement les campagnes bien organisées, bien lancées et bien payées contre le Pape et nous sommes fiers de ce que nous avons fait jusqu'à la pensée nous vienne que tous ceux qui ont lu les réfutations n'en avaient pas besoin et que pas un de ceux qui avaient besoin de ces réfutations ne les a lues.

Nous, catholiques nous n'avons aucune influence financière, morale ou autre dans le journalisme profane du Canada.'

## LA CONDITION DES OUVRIERS

A l'occasion de la Semaine sociale qui s'est ouverte le 2 août à Caen, France, M. Eugène Duthoit, président de la commission générale, vient de recevoir de son Eminence le Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat du Saint Siège la lettre d'encouragement et d'approbation dont voici le texte:

Secrétairerie d'Etat de Sa Sainteté.—

Du Vatican, le 17 juillet.

Monsieur le président.

Le Saint Père n'ignorait pas qu'en reprenant, en 1919, la série de leurs sessions annuelles les contentaient pas de renouer une tradition déjà longue, et assurément féconde en résultats; il savait que, dès le lendemain de la "Semaine de Metz", leurs dirigeants avaient très intelligemment, élargi leur action, en provoquant notamment, grâce aux collaborateurs qu'ils ont désormais dans la France entière, la tenue d'un certain nombre de "Journées sociales"; et il avait reconnu l'accomplissement de son propre désir dans cet apostolat réalisateur.

Vous me priez de dire à Sa Sainteté que cet effort, si sincère et si persévérant a trouvé dans la parole pontificale un très précieux stimulant; et c'est vraiment avec l'accent de la piété filliale qu'au nom de tous vos collaborateurs, vous en faites remonter l'honneur à Sa Sainteté Benoit XV. Vous parlez avec gratitude de la vigoureuse impulsion que reçoivent de sa part les meilleures initiatives sociales; de l'insistant rappel que l'auguste pontife a fait de l'Encyclique "Rerum novarum"; de ses propres instructions enfin qui dans ces derniers temps encore, ont si fort recommandé, avec des méthodes d'action vraiment pratiques, l'étude toujours plus approfondie des principes et des faits.

J'ai la satisfactin de pouvoir vous répondre, Monsieur le président, que Sa Sainteté a eu pour très agréable cet hommage de fils aussi profondément dévoués au siège apostolique. Je n'ajoute pas moins volontiers que le Saint Père se promet de toute votre prochaine semaine sociale — à Caen — de nouvelles raisons de vous bénir et de vous encourager. Les problèmes que l'en se propose d'y étudier sont en effet de ceux qui s'imposent avec le plus d'urgence à quiconque se préoccupe du salut social; le fait même d'en avoir fait l'objet de votre programme prouverait, s'il en était besoin, que votre science ne veut point se borner à la pure spéculation et que, si vous vous faites avec tant d'ardeur les disciples et les serviteurs de la vérité c'est parce que vous attendez de la vérité seule les leçons mêmes de la vie.

Que si vous ne craignez pas d'aborder des questions qui très réellement, dans l'ordre économique, dans les moeurs familliales, dans les rapports internationaux, touchent à ces conditions essentielles, voire aux sources même de la vie humaine — et dont la solution exige au suprême degré cette admirable vertu surnaturelle de prudence, soeur de la justice et de la force chrétiennes, mais non de la pusillanimité, — vous entendez bien vous mettre à l'école de celui qui, étant la vérité éternelle, est aussi la lumière du monde, et qui a voulu précisément venir parmi les hommes "afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient avec une abondance croissante".

Sa Sainteté constate, en effet, avec une paternelle complaisance, le profond esprit de religion avec lequel vous abordez votre tâche et qui se traduit d'abord par une disposition bien arrêtée à travailler, durant la "Semaine sociale" de Caen, comme vous l'exprimez en une langue fortement chrétienne, "dans cette humilité et cette volonté d'être docile à la grâce qui attireront sur vous plus de lumières", qui vous inspire aussi, avec un si émouvant élan de docilité confiante envers le vicaire de Jésus-Christ, une si délicate référence envers l'autorité épiscopale, et qui vous a fort justement mérité le très bienveillant patronage du sage et zélé évêque de Bayeux, la haute intervention de S. E. le cardinal archevêque de Paris, la savante collaboration de Mgr l'évêque d'Arras; qui réunira enfin, à plusieurs reprises les "Semainiers de Caen", auprès du Christ rédempteur, sacramentellement présent sur nos autels.

Le Saint Père ne doute pas qu'en retour, le Divin Maître, suivant la prommesse qu'il a faite à ceux qui se réunissent en Son nom, n'accorde à toutes vos asemblées le bienfait de Sa mystérieuse présence, et qu'il ne communique directement à vos coeurs les ardeurs de la charité qui consume le sien.

Je suis heureux de vous écrire que, pour vous en donner comme un gage, l'auguste Pontife daigne bénir très affectueusement les travaux de la "Semaine Sociale" de Caen, et je vous renouvelle en même temps Monsieur le président, l'assurance de mon cordial dévouement en Notre Seigneur.

(Signé) P. cardinal Gasparri.



## LE PERIL MUSULMAN

Qu'il y ait en ce moment un péril musulman et pour la France et pour l'Angleterre, personne ne le nie: le monde de l'Islam est en rumeur de l'Arabie au Bosphore, du Bosphore aux rives de l'Indus. C'est évidemment l'Angleterre qui paraît la plus menacée, par sa faute, sa très grande faute du reste elle devra renoncer à toute politique intransigeante en Egypte si elle ne veut pas perdre le pays des Pharaons, dont le génie de Méhémet Ali et le concours des Français ont fait un Etat moderne, le seul Etat musulman qui puisse se gouverner lui-même; d'autre part, de fréquents actes d'indiscipline, de mutinerie même démontrent chaque jour à l'Angleterre que l'Inde pourrait lui échapper si elle irritait outre mesure les musulmans, Les livres sterling, parfois ne suffisent pas pour satisfaire la dignité et l'esprit d'indépendance des hommes; enfin, la situation de l'Angleterre en Perse et en Mésopotamie est incontestablement précaire.

Notre situation n'est pas comparable; nous sommes aimés des indigènes; les Anglais ne le sont pas, il faut le reconnaître. Des tentatives de propagande panislamique auprès de nos tiraileurs algériens ont échoué; les braves "turcos" ont répondu aux provocateurs qu'ils n'étaient pas Arabes mais Français. Il n'y a donc pas lieu de jeter le cri d'alarme; cependant il est toujours prudent de veiller, de ne dormir que d'un oeil. Surtout n'attisons pas l'incendie et pour cela ayons enfin une politique orientale. En Orient, plus qu'ailleurs, il faut savoir ce qu'on veut et bien le vouloir. Nous avons donné l'impression aux Orientaux de gens qui se laissent mener par les évènements . . .et par l'Angleterre, au lieu de les mener; est-ce bien là l'attitude que l'on attendait des vainqueurs de la Marne, de l'Yser et de Verdun? De la tenue, voyons, de la tenue de vainqueurs!

Arrêtons-nous à une politique orientale définie, imposons nos vues n'attendons pas respectueusement l'avis de M. Lloyd George; nous rendons ainsi un grand service, non seulement à la France, mais à l'Angleterre dont les hommes d'Etat jouent les destinées à pile ou face.

Le péril musulman apparait sous plusieurs formes, la forme arabe et la forme turque; entre elles, le lien de l'intrigue bolchevik. La forme arabe, c'est bien un peu l'Angleterre qui l'a fait naître lorsque, pour avoir le concours des huit cents cavaliers du chériff Hussein, elle a inventé la principauté du Hedjaz et promis un Etat (pris dans le zone d'influence française) à chacun des fils du chérif. L'appétit vient en mangeant, dit-on; les fils du chérif, qui quelques années auparavant ne pensaient nullement à rétablir à leur profit l'empire des Omniades, ont réfléchi; pourquoi pas après tout? et ils ont inventé, pour les besoins de la cause, la chimère du nationalisme arabe, comme si l'idée de nationalité pouvait exister parmi des hommes qui en sont encore à la tribu. Pendant quelque temps, l'Angletere imprévoyante a favorisé l'éclosion de ce factice nationalisme afin de s'en servir pour diminuer la zone d'influence de la France en Orient. Elle a joué Damas; puis, un beau jour, l'élu de l'émir Fayçal contre nous à mir s'est rappelé que la Palestine et la Mésopotamie faisaient partie du domaine des Omniades et il a demandé leur adjonction à l'empire arabe ... fondé dans son cerveau. L'Angleterre a cessé de rire mais il était trop tard; le mouvement panislamique arabe était déclanché; il jetait le désordre à la fois en Syrie et en Mésopotamie.

A vrai dire nous avons montré beaucoup de complaisance pour les combinaisons britanniques et nous avons laissé prendre corps au rêve des princes du Hedjaz. A cela il y a toutefois une circonstance atténuante: en reconnaissant un khalife arabe, khalife cherifien, par conséquent descendant du prophète, nous voulions éviter dans nos possessions de l'Afrique du Nord les conséquences de la proclamation de la guerre sainte par le khalife de Constantinople, par le sultan, à l'instigation des Allemands (il y a au moins quatre de La Mecque, celui de Constantinople, celui de Mascate et celui de Zanzibar, et les puissances européennes n'ont pas intérêt à unifier l'islamisme en un seul khalifat)- Dans l'examen de la question du Hedjaz il ne faut jamais négliger le point de vue khalifat.

Que devons-nous faire e nce qui concerne ces prétentions arabes? D'abord maintenir, comme le veut l'Angleterre l'autonomie de la principauté du Medjaz sous la direction du cherif Hussem, un honnête et austère musulman auquel il faut loyalement tenir parole; le Redjaz sera un Etat de 500-000 habitants, entièrement arabes, dont la constitution regarde l'Angleterre. Quant à l'émir Fayçal, sa place n'est pas à Damas parmi les Syriens qui ne sont pas des Arabes, mais parmi les Arabes, les Anazch. les Chammar du désert de Syrie; qu'on lui crée un Etat où l'élément arabe dominera avec Bagdad ou Mossoul comme capitale; la Syrie chrétienne aux Syriens chrétiens qui veulent être citoyens français; la Syrie musulmane aux Syriens musulmans. Une entente loyale entre la France et l'Angletere à ce sujet peut amener sans peine la solution du problème arabe.

La forme turque du panislamisme est beaucoup plus complexe et plus inquiétante. Le président Wilson a ouvert cette boîte de Pandore que s'apelle le principe des nationalistes; nous sommes donc contraints de "remembrer" le monde; mais faut-il que ce "remembrement soit équitable. Or à l'gard des Turcs, il ne l'est pas. Lorsqu'on enlève toute la Syrie, à l'empire Ottoman, rien de plus juste, la Syrie et la Mésopotamie ne sont pas turques; on applique à leur sujet le principe des nationalités.

De même lorsqu'on veut créer une Arménie autonome. Mais alors pourquoi ne pas faire une Petite Arménie équivalente sous le contrôle de la France? Les Arméniens d'Adana de Sis, de Nadjin et de Marach sont aussi dignes d'intérêt que ceux de Bitlis et de Van; les puissances de l'Entente auraient-elles deux poids et deux mesures? Il faut aussi un Kurdistan autonome si l'on veut solutionner le problème kurde et assurer la sécurité des Arméniens par un "déplacement" des Kurdes, transformés en gendarmes de la zone d'influence française.

Fort bien; seulement vous amputez sérieusement l'empire ottoman; vous lui enlevez en Asie plus de huit millions de sujets (sans compter l'amputation de la Thrace); il est vrai que sur ces huit millions de sujets il n'y a pas un million de Turcs... toutefois les Turcs ne peuvent pas envisager d'un coeur léger, pour faire plaisir à M. Lloyd George, une telle mutilation! d'où la violence du mouvement nationaliste turc, que les intrigues du bolchevik Tchitcherine lient au mouvement arabe et à un mouvement persan-hindou germe pour en faire un formidable raz de marée panislamique.

Mais il est facile aux puissances de l'Entente, sans modifier leur oeuvre en Syrie, en Mésopotamie, en Arménie même à Smyrne et en Thrase, de donner satisfaction au nationalisme turc et en même temps aux justes préoccupations du commissaire du peuple Tchitcherine: au mépris du droit des nationalités, les Russes retiennent en Asie centrale sous leur autorité, les neuf millions de Turcs du Turkestan, les plus turcs des Turcs rendons-les à leur famille naturelle; unissons en un seul Etat musulman les Turcs de l'Anatolie et les Turcs du Turkestan. Diminué de 8 millions de sujets non Turcs plutôt hostiles, la Turquie en recevra 9 millions, tous dévoués, ayant sa religion et son passé. Le voilà l'équitable "remembrement".

Et si un jour le Croissant ne devait plus deminer les coupoles de Saint-Sophie, les Turcs de vieille roche se consoleraient en songeant que désormais le grand émir, Timour le boiteux, le terrible dévastateur Tamerlan, dort son dernier sommeil en terre turque, à Samarkand, récupérée, dans la crypte du Gour émir, près des mosquées "turquoises" joyaux de l'Asie musulmane.

*G. Saint-Yves.*



THE REAL PROPERTY ACT

Notice is hereby given that on or after the First day of October A.D. 1920, a provisional Certificate of Title will be issued to Arthur Parent of Saltel in Manitoba, Farmer, under the provisions of above Act for the following land: Fourteen in the Ninth Township and The North East Quarter of Section Seventh Range East of the Principal Meridian in Manitoba, excepting thereout the most Southerly three Hundred and Ninety-six feet in width of the most Easterly Twenty-two hundred feet in depth thereof. Subject to the Special Reservations contained in the Grant from the Crown suject to all subsisting registered charges, to replace Certificate Title No. 301900 issued from the Land Titles Office at Winnipeg to the said Arthur Parent which certificate it is alleged has been lost or destroyed.

Dated at the Land Titles Office at Winnipeg this First day of September A.D. 1920.

STEWART U. BATTRAM,
District-Registrar.